

*Prince
des
ténèbres*

RACHEL CAINE

INÉDIT

J'AI
LU

Prince
des
ténèbres

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

FUNÈBRES

- 1 - Boulot mortel
N° 10646
- 2 - Sans préavis
N° 10895
- 3 - Fin de contrat
N° 11151

RACHEL CAINE

Prince
des
ténèbres

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Benjamin Kuntzer*



Titre original
PRINCE OF SHADOWS

Published by New American Library,
a division of Penguin Group (USA) Inc.

© Roxanne Longstreet Conrad, 2014
All rights reserved

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Pour Tybalt, et ma merveilleuse collègue auteur Seanan McGuire (alias Mira Grant), dont les tweets à son sujet m'ont amenée à croire qu'elle écrivait une histoire à la *Roméo et Juliette* du point de vue du premier.

Cela m'a donné l'idée de *cette* histoire, que je ne pouvais bien sûr pas écrire car je pensais qu'elle planchait déjà sur une version alternative de *R et J*.

Par chance, il s'avéra qu'elle n'écrivait pas *du tout* ce genre de roman, que Tybalt était un chat et que j'avais donc le champ libre. D'où ce *Prince des ténèbres*.

Merci, Seanan. Et Tybalt.

Vous êtes géniaux.

Remerciements

Outre les mots déjà adressés à Seanan McGuire et Tybalt le chat, je dois remercier Melissa Marr d'avoir écouté cette idée folle, d'avoir lu le premier (et exécrationnel) jet du chapitre initial... et de m'avoir malgré tout encouragé dans cette aventure périlleuse. Melissa, tu es la meilleure.

Lucienne Diver et Anne Sowards ont mis tant de foi et d'enthousiasme dans ce projet que je ne l'aurais jamais accompli sans leurs incitations et leur soutien.

Et Kami Garcia : Madame, tu es au top. Merci pour ton amour. Sarah Weiss et Janet Cadswan m'ont également accordé énormément d'affection, d'aide et de passion pour ce projet, tout comme NiNi Burkart.

Merci aussi à la fantastique Eloisa James pour sa recommandation, à l'inégalable John Ziegler d'avoir jeté son œil de Shakespearien averti sur mon interprétation du Barde et de n'avoir pas pleuré (du moins, pas à portée de mes oreilles).

Et enfin, merci à M. William Shakespeare *himself* de m'avoir fait aimer la langue anglaise encore plus que je ne l'appréciais déjà.

Prologue

Je me tenais dans un coin sombre de la maison de mon ennemi, des idées de meurtre plein la tête.

Dans son lit, Tybalt Capulet ronflait et bavait telle une vieillearde édentée. Je m'étonnais que les femmes de Vérone – les jeunes pucelles aux yeux innocents comme les dames très dignes – tombassent en pâmoison dans son sillage. Si elles le voyaient dans cet état (ivrogne décadent vautré dans des draps souillés), elles retourneraient en hurlant dans les bras de leur père ou époux.

Ce serait là une belle histoire à raconter, mais seulement auprès des êtres qui me sont les plus proches et les plus chers.

Je faisais tourner et retourner nerveusement une dague dans ma main gantée et je sentais son picotement assassin déferler dans mes veines. Mais je n'étais pas de cette engeance. Je n'étais pas ici pour tuer. J'étais entré furtivement dans sa demeure, dans ses appartements, dans un but précis.

Tybalt, l'héritier des Capulet, plastronnait dans les rues de la ville, se servant de son esprit comme d'une arme ; rien de nouveau dans notre classe de jeunes coqs. Il ne se privait jamais d'agonir les autres, de haute ou de basse extraction, à la moindre occasion. Et aujourd'hui, il avait offensé ma maison. La maison Montague.

La victime était une servante. Insulter une domestique n'invitait pas au duel pour les gens de mon rang ; cependant, j'avais été piqué de découvrir ce sourire satisfait sur la face de Tybalt quand il avait émergé de cette alcôve nauséabonde où il l'avait fait fondre en larmes. J'avais vu la pauvre petite s'échapper, le visage cramoisi, maintenant serrés contre elle ses habits en lambeaux. Il l'avait blessée dans l'unique but de montrer le mépris qu'il éprouvait pour ma maison, et ce crime ne pouvait rester impuni.

Justice devait être faite, et moi, Benvolio Montague, allais m'en charger – non pas dans les rues, au risque de déclencher une guerre ouverte, mais ici, dans la nuit. Ce soir-là, j'étais déguisé des pieds à la tête, et rien dans ma tenue n'indiquait ma condition ni mon appartenance. Ce soir-là, j'étais un voleur – le meilleur voleur de Vérone. Ils me surnommaient le prince des ténèbres. Depuis trois ans, je dépouillais mes pairs sans jamais me faire prendre, et cette nuit-là... ne serait pas différente.

Sauf qu'il y avait une différence. J'avais les mains chaudes et agitées. Il serait aisé de faire courir ma lame sur cette gorge honnie, mais le meurtre engendrait le meurtre, et je ne voulais pas tuer Tybalt. Le sang avait déjà tant coulé entre nos deux maisons que les rues en étaient poisseuses. Non... je voulais l'humilier. Je voulais le renverser du piédestal réservé à l'homme du moment.

J'en avais la volonté, et j'en avais la possibilité. Ne restait plus qu'à trouver la manière qui lui ferait le plus mal. Tybalt était l'héritier béni par Dieu des Capulet. Il était riche, capricieux et insouciant. Je voulais le toucher là où cela se verrait – aux yeux de sa propre famille et, de préférence, aux yeux de tout Vérone.

*Ah. J'avisai un éclat, là où un objet captait la lumière sur le sol. J'avancai jusques au coin où il avait abandonné ses vêtements en tas et trouvai l'emblème orné de pierreries épinglé à son pourpoint – une pièce criarde aux couleurs des Capulet, suffisamment luxueuse pour nourrir la famille d'un marchand opulent pendant un an. Il l'avait de surcroît très probablement sous-payé : Tybalt était du genre à terrifier un honnête homme lors d'une affaire pour obtenir un prix. Je glissai ce trophée dans ma bourse, puis tirai de son fourreau la rapière de mon ennemi, lentement et précautionneusement. Elle coulissa en tintant du chant délicat de l'acier, et je l'orientai vers un rayon de lune pour en estimer la qualité. Une façon excellente, et frappée à son nom et à ses armoiries. Une arme magnifique. Une arme très *personnelle*.*

Il ne méritait pas une telle œuvre d'art.

Je la rengainai et me la passai à la ceinture, du côté opposé à ma propre épée. Pendant que l'héritier des Capulet ronflait, assommé par l'alcool, j'ôtai mon couvre-chef noir et me fendis d'une parfaite révérence, comme je l'aurais fait, contraint par l'honneur, si j'avais eu le malheur de le croiser dans la rue. Sous la soie sombre et humide de mon masque, je souriais, même si j'avais plutôt l'impression de grimacer.

— Bonne nuit, doux prince, bâtard pouilleux, chuchotai-je.

Tybalt fit claquer ses lèvres, marmonna quelques propos éthyliques et se retourna. Il se remit presque aussitôt à produire des ronflements aussi sonores que le crissement d'un couteau sur une meule.

Je m'éclipsai par la porte de ses appartements, passai devant son domestique tout aussi assoupi que lui et cherchai un moyen de quitter le palais. Le chemin le plus évident consistait à ressortir par là où j'étais entré,

mais je m'étais introduit dans la demeure durant le pic d'activité de l'après-midi, en déchargeant une caisse de provisions d'un chariot. J'avais passé la journée à admirer le briquetage des caves Capulet. Emprunter le même itinéraire paraissait compliqué : la porte de la cuisine serait très certainement verrouillée et gardée, désormais.

J'allai donc me faufiler par les étroits jardins. Lorsque j'aurais franchi la haute muraille de pierre, je ne serais plus qu'un spadassin anonyme dans le clair de lune véronais, décidé à regagner son lit.

Je grimpai les marches deux à deux. Mes chaussures en cuir mou ne produisaient pas le moindre son sur le sol en marbre poli. Je m'étais paré de gris pour me fondre dans la pierre et la brique omniprésentes de la ville ; dans la pénombre, il n'y avait rien de tel pour disparaître. Même ici, dans cette maison silencieuse, ce déguisement restait relativement efficace. Je flottai tel un spectre devant les toiles ternes suspendues aux murs et le candélabre aux deux bougies encore allumées (preuve véritable de l'opulence de cette famille). La tapisserie au sommet de l'escalier était somptueuse et très tentante, mais trop encombrante. Et j'avais déjà un butin assez appréciable.

L'étage était réservé aux femmes. Dame Capulet devait occuper les quartiers les plus vastes et luxueux, dans l'aile droite – à bien des égards, ce palais était construit presque à l'identique de celui de ma famille. Ce qui signifiait que les filles habitaient probablement les appartements plus humbles sur ma gauche – l'aînée, Rosaline, qui avait la réputation d'être studieuse et appliquée, dormait sans doute profondément. Elle devait être installée dans l'une des chambres les plus éloignées, puisqu'elle n'était qu'une cousine. Elle était la sœur de Tybalt et n'était arrivée à Vérone que

quelques mois plus tôt ; elle restait en permanence cloî-trée au palais. J'avais ouï dire qu'elle ne ressemblait en rien à son détestable frère, ce qui était tout à son honneur.

Il n'y avait pas de servante à sa porte et, en essayant de l'ouvrir, je constatai qu'elle n'était pas verrouillée. Ces Capulet étaient du genre confiant, du moins entre leurs murs. Je fis glisser la clenche et pénétrai discrètement à l'intérieur. La pièce n'était pas aussi sombre que je l'avais espéré. Un feu rougeoyait encore faiblement dans l'âtre et une chandelle se consumait sur la table. Mais peu importait que la fille eût laissé les lumières, puisque les rideaux du lit étaient tirés. Elle n'entendrait ni ne verrait rien au travers des épaisses draperies. Je veillai à ne pas faire grincer le parquet en traversant la pièce et avais presque atteint la fenêtre quand je me rendis compte que j'avais commis une erreur de jugement.

Une grosse erreur.

Rosaline Capulet n'était pas couchée. Elle était au contraire assise sur une chaise de l'autre côté de la table, occupée à lire un mince ouvrage.

Je l'aperçus avant qu'elle ne me vît. La flamme de la bougie conférait à sa peau une complexion dorée et faisait danser ses grands yeux sombres ; elle avait un cou gracieux de cygne, et ses mains fines maintenaient la reliure du volume avec soin. Elle était vêtue d'une simple chemise de nuit en linon blanc. Je devinais par transparence les courbes de son corps. Ses cheveux noirs étaient coiffés pour la nuit en une longue tresse, dont elle tortillait pensivement l'extrémité, plongée dans sa lecture.

Nul ne m'avait prévenu de sa beauté.

Elle me remarqua dans la seconde suivante et bondit sur ses pieds nus. Le livre tomba lourdement sur la table, et je m'attendis à l'entendre crier à pleins pou-

mons. C'était la réaction habituelle d'une jeune fille surprise dans sa chambre par un inconnu masqué.

Elle se contenta toutefois de prendre une grande inspiration et de souffler longuement.

— Que faites-vous ici ? Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Je fus étonné par la fermeté de sa voix. Ses poings étaient serrés vigoureusement, et je voyais qu'elle tremblait, mais son regard était limpide et son menton assuré. Pas intrépide, mais courageuse. Très courageuse.

Je portai l'index à mes lèvres masquées pour lui intimer de baisser d'un ton. Comme elle ne répondait rien, je déclarai doucement :

— Vous pouvez m'appeler le prince des ténèbres, madame.

Cela suscita un intérêt nouveau dans ses prunelles, qui s'illuminèrent.

— J'ai entendu des rumeurs sur votre compte. Vous existez vraiment !

— Jusques à présent.

— J'ai considéré ces ragots comme des racontars d'ivrognes. J'ai entendu un tel étalage d'exploits que je serais bien en peine de dire ce que vous faites.

— Je vole, répondis-je. Voilà ce que je fais.

— Pourquoi ?

La question pouvait paraître idiote, mais elle avait été posée avec intelligence et discernement, j'attendis donc la suite de ses réflexions.

— Vous n'êtes pas un mendiant affamé, votre tenue en atteste. Votre masque est de soie. Vous n'avez nul besoin d'or.

Elle n'était pas seulement courageuse, mais aussi dotée d'un sang-froid à toute épreuve. J'avais encore

l'avantage, mais je commençais à me demander si cela ne durerait pas qu'un instant.

— Je prends plaisir à dépouiller ceux qui possèdent trop, expliquai-je. Ceux qui méritent de perdre à cause de leur arrogance.

Elle resta parfaitement immobile à m'examiner, puis elle inclina lentement la tête.

— Vous avez donc dérobé les biens d'une personne de cette maison. Et qui est votre victime, ce soir ?

Je compris qu'elle me mettait à l'épreuve. Elle avait ses critères, et ses favoris. Je me refusai cependant à lui mentir, faisant fi des conséquences.

— Tybalt, avouai-je. C'est une brute doublée d'un imbécile. Rares sont ceux qui méritent autant que lui la déchéance. N'êtes-vous point d'accord ?

Elle se détendit légèrement. Elle ne sourit pas tout à fait, mais les commissures de ses lèvres se soulevèrent légèrement, comme si elle était tentée de le faire.

— Tybalt est mon frère, en plus d'être un homme dangereux, répliqua Rosaline. Vous devriez prendre vos jambes à votre cou avant qu'il vous prenne quelque chose de plus précieux que ce dont vous l'avez délesté.

— Je comprends ce que vous voulez dire, et ce n'est pas dénué de sagesse, lui assurai-je avant de lui adresser une révérence encore plus profonde que celle destinée à son frère, et infiniment plus sincère. Vous avez une âme bonne et généreuse.

— Jamais bonne, et sans commune mesure avec la vôtre, messire.

Elle s'attabla de nouveau, ramassa son livre et fit comme si j'avais disparu. Elle était bonne actrice, mais je vis le coin de ses yeux se plisser.

— Partez vite. Je vous ai déjà oublié.

Je la saluai derechef et ouvris les rideaux de sa fenêtre. Celle-ci donnait sur un balcon, qui dominait

un petit jardin clos, une sorte d'Éden déjà luxuriant au cœur d'une prison de pierre. Une fontaine gargouillait en son centre, aspergeant la nuit d'une musique douce. Aucun mercenaire n'était en vue, même si je savais que les Capulet en employaient en nombre. Tybalt n'avait pas bu seul, en cette sombre soirée.

J'enjambai la balustrade, restai un instant accroché au bord, puis me laissai tomber sur le tapis de fleurs en contrebas. Des iris criards en fleur se brisèrent sous mon poids et formèrent une sorte de pâte sous mes semelles. L'arôme doux et entêtant me poursuivit dans ma course. En un clin d'œil, j'escaladai le mur et basculai dans la rue, où je m'époussetai et fis tomber la terre qui s'accrochait à moi avant d'entamer une promenade que j'espérais calme et sans encombre en direction de la Piazza delle Erbe.

Je venais de retirer mon masque et de le plier pour le ranger dans ma bourse quand j'entendis le claquement de bottes sur la pierre. Deux membres de la garde de la ville apparurent au coin de la rue, parés de la livrée du dirigeant de Vérone, le prince Escalus. Tous deux étaient lourdement armés. Dans ces ruelles sombres, c'était une nécessité pour quiconque ne voulait pas faire de son épouse une veuve. Ils s'élançèrent dans ma direction. Quand les rayons de la lune caressèrent mon visage, ils ralentirent, puis me saluèrent.

— Messire Montague, dit le plus grand. Vous vous mettez en danger, à déambuler seul en territoire Capulet. C'est imprudent, messire. Très imprudent.

Je m'immobilisai en chancelant, aussi instable que si je sortais de la cave à vins de Tybalt et non de ses appartements.

— Ce serait vrai, mes bons amis, si j'étais effectivement seul. Un Montague ne marche jamais seul.

— En effet, il est accompagné, intervint une nouvelle voix.

Je me retournai vers les pas qui s'approchaient derrière moi et découvris la silhouette familière de mon meilleur ami, Mercutio, qui s'était à l'évidence copieusement enivré. Il me passa un bras autour du cou pour se retenir de tomber.

— Benvolio Montague ne se retrouvera jamais seul au combat tant qu'il me restera un souffle de vie ! Eh bien, quoi, bande de coquins, devons-nous vous rosser pour vous apprendre les bonnes manières ?

— Messieurs, répondit le garde avec une pointe d'impatience. Nous sommes de la garde. Une querelle avec nous est une querelle avec le prince de Vérone. Vous feriez mieux de regagner des rues qui vous sauront plus agréables. Et puis, il est très tard.

Je laissai échapper un rire qui aurait aussi bien pu être provoqué par l'abus de boisson.

— Tu as entendu ça, Mercutio ? Il se fait tard !

C'était la première phrase d'une chanson à boire – légèrement paillard –, et il se joignit aussitôt à moi dans un chœur enthousiaste. Ni lui ni moi ne savions chanter. Nous produisîmes donc un sacré spectacle en titubant vers le palais Montague, nous attirant des imprécations furieuses et endormies qui jaillissaient par les fenêtres à notre passage.

Les gardes nous laissèrent passer en secouant la tête de façon contrite, néanmoins ravis de se débarrasser de nous.

Mercutio se tut dès que nous passâmes devant la magnifique statue de la place, la *Madonna Verona*, sous l'œil goguenard de soldats armés postés devant l'ampoulé Palazzo Maffei. Il ne retira pas son bras de mes épaules, preuve qu'il était sans doute assez saoul pour avoir besoin de mon soutien, mais il lui restait assez de bon sens pour s'exprimer à mi-voix.

— Alors ? Comment s'est déroulée ta petite entreprise ?

Je sortis de ma bourse l'emblème des Capulet et le lui tendis. Il siffla entre ses dents et le fit pivoter vers la lune pour en admirer les facettes scintillantes, avant de le faire disparaître dans sa musette.

— Il y a plus, ajoutai-je en dégainant la rapière de Tybalt, que je lançai en l'air.

Mercutio – même ivre – était meilleur bretteur que moi, et il s'en empara en plein vol avec une grâce féline. Il examina la lame élégante d'une caresse délicate.

— Parfois, je me dis que tes talents ne te viennent pas du paradis, déclara-t-il le plus sérieusement du monde avant de me tapoter la joue. Nous pouvons vendre l'emblème, à condition de le réduire en pierres et or, mais ça...

— Elle n'est pas à vendre, affirmai-je. Je veux la garder.

— Pour quoi faire ?

Je souris, me sentant plus féroce, libre et indépendant que quiconque l'aurait pu croire de la part du calme, sérieux et responsable Benvolio Montague. Le soir venu, je pouvais devenir autre chose que ce que ma ville, mon rang et ma famille attendaient de moi.

— Je ne sais pas encore, répondis-je. Mais je te promets que tout Vérone en parlera.

Le lendemain, l'épée de Tybalt Capulet fut retrouvée profondément enfoncée dans la lourde porte en chêne d'une taverne. Elle servait à épingleur un poème grivois relatant une histoire très amusante concernant Tybalt, un cochon et des actes que ni l'Église ni la bienséance ne sauraient pardonner.

C'était une bonne journée.

Le début de la fin des bonnes journées.

Quarto 1

Deux mois plus tard

Il faisait chaud dans les appartements de ma grand-mère, comme toujours, quelle que fût la saison. Un feu brûlait dans l'âtre, et l'ardeur qui en émanait était tel le souffle de Satan. Je m'étais dépouillé de ma cape avant d'entrer, et malgré tout la sueur inondait mes chausses et créait des taches humides et inconfortables sous mon lourd jaque de velours. Tandis que j'attendais en souffrance, une femme de chambre vint ajouter une bûche au brasier, et je sentis des gouttes de transpiration dévaler le long de mes joues telles des larmes.

La convocation de mon aïeule était survenue subitement, et j'espérais seulement pouvoir m'enfuir au plus vite. Je n'avais cependant aucune chance d'y parvenir indemne.

Elle me toisa avec son habituelle expression de jugement et de dédain. Ceux qui étaient d'une génération postérieure à la sienne ne trouveraient jamais totalement grâce à ses yeux, mais j'avais au moins la chance de m'en tirer seulement avec un léger mépris. Son regard était affûté, amer, ses prunelles de la couleur passée d'un ciel gris d'hiver, tandis que son visage évoquait la texture d'un vieux chêne usé par les intempéries. Une légende familiale prétendait qu'elle avait autrefois été

belle, mais je ne pouvais y croire. Elle était aussi flétrie qu'une pomme restée trop longtemps dans un recoin sombre de cellier.

— Je t'ai fait appeler il y a plus d'une heure, m'annonça-t-elle de sa voix aiguë et perçante qu'une quinte de toux vint briser.

Une femme de chambre s'empressa de venir lui tamponner les lèvres avec un délicat mouchoir en tissu, qu'elle replia ingénieusement pour dissimuler des taches de sang éloquentes.

— Mes excuses, grand-mère, répondis-je en me fendant d'une profonde révérence. J'étais avec maître Silvio.

Maître Silvio était notre maître d'armes et s'occupait d'enseigner aux jeunes hommes de la maison Montague les techniques nécessaires à leur survie dans Vérone. Grand-mère renifla et balaya mes excuses d'un revers de main impatient.

— J'espère que tu t'es amélioré, rétorqua-t-elle. Les lames médiocres n'ont pas leur place dans les rues, avec ces spadassins Capulet toujours prompts à provoquer une rixe.

Je souris, mais à peine.

— Je crois me bonifier.

Pas grâce à la tutelle de maître Silvio, cependant : Mercutio m'exerçait aux finesses que mon professeur, malgré sa grande notoriété, ne maîtrisait pas encore.

— Penses-tu que je t'aie mandé pour m'enquérir de tes progrès dans ces jeux d'hommes imbéciles ? (Elle me décocha un regard aussi sévère que glacial.) Tu seras peut-être intéressé d'apprendre que ton cousin est devenu fou.

— Lequel ?

La folie était toujours à craindre, mais la définition qu'en avait ma grand-mère avait moins à voir avec les

démons qui peuvent nous trotter dans la tête qu'avec ses propres attentes quant à notre comportement.

Elle frappa le sol de l'extrémité de sa canne pour insister sur sa réponse.

— À ton avis, mon garçon ? Celui qui compte. Roméo. Et je t'en tiens pour responsable, Benvolio.

Je me raidis aussitôt et essayai de réfléchir à ce qui avait pu me valoir pareil commentaire. J'étais souvent celui qui mettait un terme aux fredaines ; et j'étais rarement à leur initiative. Un tel reproche me paraissait infondé.

— Si j'ai commis une erreur, je m'en excuserai bien volontiers, repartis-je en parvenant vaillamment à ne pas détourner les yeux, malgré ma peur. Mais je ne sais de quoi je suis coupable.

— Tu es l'aîné des cousins, et il est de ton devoir de leur fournir le bon exemple.

Elle avait dit cela comme si elle avait la moindre idée de ce que pouvait être le bon exemple. Cela me donna envie de rire, mais il aurait été pour le moins suicidaire de succomber à la tentation. Les histoires qui couraient sur la folle jeunesse de Grand-mère étaient légendaires. Seul un miracle avait pu lui permettre d'échapper au cloître, ou pire.

— Je fais de mon mieux.

J'essayais de m'imaginer avec une auréole brillante au-dessus de la tête, de celle qu'arboraient les anges dorés sur les murs des églises, mais son accès de colère m'en passa l'envie.

— Te moquerais-tu de moi, mon garçon ? s'enquit-elle sèchement.

Elle se pencha en avant sur son siège dans un craquement de vieux os et de bois encore plus ancien. Sa voix se mua en un sifflement pernicieux.

— Tu oses *me* brocarder ?

— Non.

J'étais sincère. Personne de sensé ne l'aurait insultée directement. Nul être ne pouvait se targuer d'y avoir survécu.

Elle s'adossa avec un grommellement dubitatif et fronça les sourcils.

— Si ce n'est de la raillerie, alors l'éclat qui illumine ta face de novice doit être de la haine.

Évidemment. Je la détestais. Nous la détestions tous, et nous la redoutions. Il n'y avait pas d'humain plus dangereux que ma grand-mère, la Dame de Fer, La Signora di Ferro... Aucun Capulet, aucun prince, aucun prêtre, archevêque ou pape n'aurait espéré inspirer de tels sommets d'aversion et de terreur.

Mais je n'aurais jamais la stupidité de l'admettre.

— Je suis votre dévoué, Grand-mère, comme nous tous.

J'étais aussi bon menteur. Une qualité indispensable pour la vie au palais.

Elle ricana, légèrement radoucie.

— Et tu fais bien, idiot. Je me demande parfois si je suis la seule Montague encore dotée d'un peu de bon sens. Des hommes faibles et des femmes stupides, voilà qui nous sommes devenus. (Elle me foudroya de nouveau de son œil froid et distant.) Si ton cousin n'est pas devenu fou, alors il est d'une stupidité scandaleuse. Dans un cas comme dans l'autre, il t'incombe de l'empêcher de ridiculiser son nom et cette maison. Il est l'héritier et il doit filer droit. Est-ce bien compris ?

Je compris qu'il s'agissait du moment délicat de notre entrevue : la vieille sorcière pouvait laisser échapper un mensonge pieux, mais elle percevait une dérobade aussi sûrement qu'un vautour sent une charogne.

— Avec tout le respect qui vous est dû, je me demande si une telle chose est réellement possible, répondis-je.

Roméo est jeune, et avec la jeunesse vient la folie. C'était prévisible.

Cela me valut un aboiement de rire.

— Oh, oui, tu as bien *un an* de plus que Roméo. Es-tu sûr d'être bien placé pour porter un tel jugement ? Mais tu n'as jamais fait n'importe quoi, je veux bien te l'accorder. Tu as de la glace dans les veines. Tu dois tenir ça de ta mère étrangère.

J'aurais donné mon âme pour avoir effectivement de la glace dans les veines à cet instant. La chaleur écrasante de la pièce était pareille à l'étreinte du diable. Mon jaque était détrempe et je sentais la sueur me dégouliner dans les cheveux comme du sang. Doux Jésus, la servante ajoutait encore une bûche au feu. La pièce empestait la chair fiévreuse et l'odeur de chien mouillé de la laine surchauffée, en plus des vapeurs écœurantes du parfum de la vieille femme.

Et elle n'aurait jamais dû évoquer ma mère.

— Roméo n'est pas simplement idiot, je peux pardonner les idioties, reprit-elle après un long silence. On murmure qu'il écrirait des poèmes à une jeune fille ennemie. C'est la définition même de la folie, et cela menace de faire de notre maison la risée de la ville, ce qui n'est pas tolérable.

Ses doigts noueux en forme de serres se refermèrent autour des bras de son fauteuil... un siège qui n'avait rien d'ordinaire, avec ses bois dépareillés et son lourd dossier. Elle l'avait fait fabriquer quand elle n'était encore qu'une jeune dame Montague, et je croyais volontiers la légende affirmant qu'elle l'avait fait bâtir à partir des portes brisées des palais rivaux. Les villas en question étaient désormais abandonnées, seulement habitées d'ombres, et elle se servait de leurs murailles jadis puissantes pour reposer son dos.

Nous ne redoutions pas Grand-mère sans raison.

Roméo, écrivant des poèmes. Le connaissant, cela n'avait rien d'improbable, même s'il ne m'avait pas avoué avoir commis chose aussi imprudente.

— Si c'est effectivement le cas, il doit être sous le coup d'une passion passagère. Cela ne durera pas.

— Ah, vraiment ?

Elle frissonna, claqua des doigts, et une domestique accourut avec une cape doublée de fourrure qu'elle lui posa sur les genoux, alors que le feu grésillait encore, à mon grand désespoir.

— Et si je te disais qu'il destinait ses gribouillages à une *Capulet* ?

Je ne pus dissimuler ma surprise.

— Quoi ? Laquelle ?

— Rosaline, à ce que l'on prétend. La banale.

Elle rejeta Rosaline d'un claquement de doigts impatient. Pas moi. J'avais rencontré cette fille lors de cette nuit mangée par les ténèbres deux mois plus tôt. C'était quelqu'un à prendre au sérieux.

— S'il est épris d'amour, sa fièvre pourrait bien se propager et infecter cette maison tout entière. Je te demande de le libérer de ce mal – toi et ce garçon Ordelaïff, Mercutio. Il est relativement raisonnable, et toujours prêt à dégainer si le besoin s'en fait sentir. Une chose est certaine : s'il y a eu des vers échangés, tu dois les récupérer : il ne faut pas laisser l'héritier des Montague devenir un sujet de plaisanterie. (Elle m'éprouva d'un nouveau regard mauvais et lourd de sens.) Je sais tout de tes escapades nocturnes, mon garçon, et je les ai autorisées parce qu'elles me convenaient. À présent, tu vas courir pour moi. Récupère les lettres auprès de cette fille. Discrètement.

Curieusement, je ne fus pas surpris d'apprendre que Grand-mère était informée de ma carrière secrète de prince des ténèbres.

— Et si je refuse d'être tenu en laisse ?

Dans le silence qui s'ensuivit, j'entendis les bûches siffler et éclater. Les servantes s'étaient toutes tues et m'observaient avec un intérêt fervent. Nul ne s'opposait jamais à cette vieille sorcière. J'ignorais ce qui m'avait poussé à le faire, en dehors de son allusion à ma mère.

— Dans ce cas, Benvolio Montague, répondit-elle calmement, tu risques d'être signalé aux hommes du prince Escalus. J'ai cru comprendre qu'ils recherchaient activement un certain chapardeur.

— Vous ne feriez pas une chose pareille. Cela humilierait notre maison, ainsi que mon oncle.

Elle haussa les épaules.

— Ton oncle mériterait peut-être d'être rappelé à l'ordre, lui aussi. Mais si tu fais ça pour moi, mon garçon, je saurai tenir ton secret. Tu protégerais ton cousin et ne ternirais pas ta réputation – cela mérite sans doute de te donner un peu de peine ?

— Sans doute, convins-je.

Elle m'avait piégé, et à moins de me ronger une patte, je n'avais aucune chance de m'en sortir.

Elle prit cela pour un assentiment, et je lui en sus gré.

— Et souviens-toi : désormais, tu seras tenu pour responsable de Roméo et de ses fautes de jugement. Nous avons un accord.

Je ne voulais pas être tenu pour responsable des mésaventures de Roméo. Cette semaine, il était question d'un amour interdit pour une cousine de nos plus grands ennemis. La quinzaine suivante, il pourrait s'agir d'une chose tout à fait différente et peut-être encore plus complexe. Je n'avais aucune intention de voltiger autour de son épaule conformément à la vision que se faisait Grand-mère d'un ange gardien... mais à en juger par son air implacable, je n'avais guère le choix. Une fois de plus.

J'espérais que dans les ténèbres poisseuses de cette pièce se tapissaient mes propres anges puissants, car décevoir La Signora di Ferro était un jeu extrêmement dangereux, même pour un Montague de sang. Je n'étais pas l'enfant préféré de la maison : cet honneur revenait à Roméo, le principal héritier. J'étais en revanche l'aîné, le raisonnable, le stable. Celui qui était né d'une mère étrangère et douteuse.

Celui à qui il incombait de réparer les erreurs des Montague. Rien d'étonnant à ce que j'évacuasse mes frustrations la nuit, dans le noir, en volant ceux que j'abhorrais. De quelle autre échappatoire disposais-je ?

Ma grand-mère avait repris sa position initiale dans son trône de portes brisées et m'adressait désormais ce qui devait probablement faire office de sourire rassurant. Il aurait donné le frisson à un démon.

— Dans ce cas, l'affaire est entendue, et je n'aurai plus vent des frasques de ton cousin. À présent, dis-moi, mon enfant, ce que sont les clabaudages du jour. Que raconte-t-on en ville ?

Ma grand-mère se nourrissait de potins, et nous étions tous chargés de lui en fournir à la demande. En tant que cousin, même éloigné, je vivais dans l'oisiveté et occupais mon temps à errer dans les lieux publics de Vérone pour voir et être vu. Même si je ne m'intéressais pas aux ragots de marché, je ne pouvais m'empêcher de les entendre.

— Il paraît que le prince a une nouvelle maîtresse, annonçai-je. (Son regard se fit avide.) Une dame très raffinée. Elle viendrait de Venise.

— Pouah, Venise ! La fosse d'aisances de la morale italienne, cracha-t-elle. (Je savais pourtant que cette information croustillante lui plaisait.) Une femme qui ne vaut guère mieux qu'une putain, et il ose la faire

défiler devant des dames convenables ! As-tu rencontré la coquine ?

J'avais aperçu la fameuse maîtresse de loin ; elle se rendait à une messe sur une chaise à porteurs, sans doute pour y confesser ses péchés et se faire absoudre. Dommage qu'une telle mansuétude ne s'étalât jamais au-delà des murs des églises.

— Non, Grand-mère, je ne l'ai jamais rencontrée.

— Tant mieux ! Il n'est pas sain pour un solide jeune homme d'être présenté à des catins de son âge avant d'avoir pris femme. À ce propos, ton incapable de mère n'a toujours pas trouvé à qui t'unir ?

Ma mère restait de marbre face aux insultes qui lui étaient destinées, et j'essayai d'en faire autant, même si, en mon for intérieur, j'en éprouvai la piquûre. Je pense que La Signora m'adressait une fois de plus une pique à ce sujet afin d'observer ma réaction.

Je n'en avais plus eu depuis des années. Pas extérieurement.

— Elle continue de passer en revue les candidates qu'on lui présente, affirmai-je.

Elle m'avait fait rencontrer plusieurs filles au cours des mois écoulés, et je n'avais souhaité en revoir aucune. Apparemment, celles qui étaient intéressantes étaient de ce fait douteuses.

— Je m'attends à être marié et lassé dans l'année.

— Bien, bien. Tous les hommes ont le sang qui bouillonne, et l'apôtre dit qu'il vaut mieux être marié que brûler.

En toute honnêteté, j'aurais préféré qu'elle ne me parlât pas de brûler : la chaleur me tuait plus vite qu'un coup d'épée dans les tripes. Quand je la saluai cette fois, de la sueur tomba directement de mon nez sur le tapis. Je m'imaginai presque entendre le crépitement de la pierre faisant s'évaporer l'humidité.

— Je suis attendu ailleurs, Grand-mère. Puis-je prendre congé ?

— Tu pars faire ripaille avec tes bons à rien d'amis, n'est-ce pas ? Alors, file. Va surveiller ton ivrogne de cousin avant qu'il ne provoque un drame avec la jeune Capulet. Crois-tu qu'elle soit assez stupide pour lui répondre ? J'ai entendu dire qu'elle était étrange.

Je haussai les épaules.

— Et moi qu'elle était vouée au couvent... trop éduquée. Probable qu'elle trouve cela flatteur.

— Tant que son père ne lui fera pas passer ces absurdités, rétorqua ma grand-mère. Bien sûr, s'il tombe sur les lettres, il se gardera peut-être de la battre et se contentera de la murer à la cave, ainsi que l'avait fait le vieux Pietro Capulet avec Sophia, la grand-tante de la petite.

C'était l'une de ses histoires préférées... l'épouvantable horreur de se retrouver prisonnière dans une pièce somptueusement aménagée, avec pour seule compagnie un pichet et un poignard. Une fois l'eau vidée, Sophia avait sans doute abrégé ses souffrances de la pointe du fer, mais en tant que jeune garçon je l'avais imaginée dépérir jusqu'à n'avoir plus que la peau sur les os, réduite à griffer les murs glacials de sa geôle. Ces rêves me hantaient encore.

Je n'aurais pas dû me soucier qu'un membre de la famille Capulet connût un tel sort ; la plupart des Montague s'en seraient même réjouis. Mais je me souvenais de la fière et courageuse Rosaline, nimbée du halo de sa chandelle, qui avait soutenu le regard du prince des ténèbres, et, à ma grande honte, je me rendis compte que cela ne me laissait pas indifférent.

Ma grand-mère attendait manifestement une réponse de ma part, mais je ne lui en fournis aucune. Elle finit par claquer les doigts avec un mépris teinté de lassitude.

— Eh bien, qu’attends-tu ? File donc.

— Oui, Grand-mère.

Je n’hésitai pas à saisir l’occasion de fuir, et je lui adressai une profonde révérence en sortant à reculons. Je franchis les épaisses portes anciennes, qui claquèrent bruyamment derrière moi quand des domestiques les refermèrent avec force.

Enfin libre.

Je pris appui contre le mur en pierre pour inspirer l’air pur et frais. Il me semblait percevoir la vapeur s’élever en volutes de mes vêtements trempés de sueur, comme si, à l’instar d’Ananias, je venais d’échapper au brasier.

— Pst !

Je pivotai en direction du bruit étouffé et vis une ombre tapie à l’angle de la muraille. Un rai de lumière échappé par une haute fenêtre à barreaux dévoila des jupons trop riches pour appartenir à une servante, ainsi que l’éclat d’un joyau sur une coiffe.

Apparemment, ma chère jeune sœur voulait m’entretenir. Comme si la journée n’avait pas été assez éprouvante.

— Les femmes honnêtes ne se cachent pas dans les ombres, Veronica.

Je laissai ma tête retomber durement contre la pierre. La douleur de l’impact me fit momentanément oublier mon inconfort, mais pas la présence de ma sœur... pas encore quinze ans, vaguement jolie et aussi fatale qu’un serpent.

— C’est d’elle que je me cache, bien sûr. Elle veut m’inculquer la nature des devoirs d’épouse.

Veronica m’empoigna par le col de mon jaque et m’entraîna derrière l’angle, dans l’obscurité. Elle me lâcha alors avec un bruit dégoûté.

— Beurk, es-tu vérolé ? Tu sues comme un travailleur !

— Veux-tu que j'aïlle l'informer que tu n'as nul besoin d'enseignement à ce sujet ? J'imagine que tu pourrais rédiger un essai philosophique sur la question.

— Porc ! s'exclama-t-elle en essayant de me gifler.

J'immobilisai sa main à quelques centimètres de ma joue.

— Je ne prétendrai pas que tu es pure comme la Vierge si tu ne prétends pas t'en soucier. Puisque tu es si résolue à éviter Grand-mère, pourquoi être venue ici ?

— Mère était inquiète. Elle t'a envoyé chercher il y a plus d'une heure et m'a enjoint de te retrouver.

— Grand-mère m'a réclamé aussi. À qui aurais-tu obéi en premier ?

Veronica fit brusquement claquer son éventail en plume et l'agita avec énergie.

— La vieille sorcière t'a-t-elle parlé de moi ?

— Pourquoi l'aurait-elle fait ? Elle t'a trouvé un bel époux. Tu ne l'intéresses plus.

— Elle va me marier à un vieillard !

— Un vieillard riche, précisai-je. Et en mauvaise santé. Tu seras veuve et fortunée avant vingt ans, avec une longue vie de badinages devant toi.

— Facile à dire. Ce n'est pas toi qu'il va peloter dans le lit nuptial. (Elle me toisa par-dessus son éventail avec une intensité malveillante.) Mais peut-être aimerais-tu cela, Benvolio ? À en juger par tes fréquentations...

Je la plaquai subitement contre le mur. À peine eut-elle le temps de glapir de surprise que je lui couvris la bouche de ma paume. Je plaçai mes lèvres très près de son oreille et lui susurrai :

— Avant de dérouler ta langue de vipère au sujet de mes amis, souviens-toi du garçon qu'ils ont pendu l'hiver dernier. Accuser quelqu'un d'être un sodomite n'est

pas une plaisanterie, Veronica. Répète ça encore une fois, et je te jure de t'apprendre les bonnes manières.

Elle me repoussa avec une férocité furieuse. Des taches rouges lui brûlaient les joues et ses prunelles lançaient des éclairs, mais elle baissa d'un ton pour me répondre.

— J'écoperais du même châtiment si l'on t'entend plaisanter au sujet de mon *expertise* dans les devoirs d'épouse ! À moins qu'ils prennent pitié de moi et m'enferment dans un cachot au couvent, où je ne reverrais plus jamais la lumière du jour. L'as-tu oublié ?

— Non, et tu devrais t'en souvenir également.

— Tu es mon frère ! Comment se fait-il que tu ne cherches pas à me protéger avec autant de ferveur que tes compagnons ? On dit que les femmes faillissent quand les hommes manquent de force ! Peut-être que je manque de moralité par *ta* faute.

Je m'éloignai. Même si elle était ma sœur, je ne tenais guère à Veronica. Les filles étaient élevées de façon bien différente, et séparément, et ce que je savais d'elle ne me plaisait pas. Plus tôt elle serait mariée, mieux nous nous porterions tous.

J'entendis un bruissement de tissu et me retournai pour voir Veronica se précipiter à ma suite. Ses jupons empesés frottaient contre le mur, produisant un sifflement continu.

— Attends !

— Pour quoi ? Je n'ai rien d'autre à te dire.

Sa voix atteignit un volume menaçant.

— Ce n'est pas ce que tu m'as chuchoté la nuit dernière, cher frère. Toutes ces choses que tu m'as dites...

Je fis volte-face et elle sautilla rapidement pour se mettre hors de ma portée, l'air malicieux.

— Eh bien, roucoula-t-elle. Cela a retenu ton attention, n'est-ce pas ?

— Je te préviens, Veronica : affûte tes griffes sur quelqu'un d'autre.

Malgré mon envie de la frapper, je n'en fis rien. Sans témoins pour plaider en ma faveur, engager le combat avec elle serait une affaire périlleuse. D'autant plus si elle venait à faire quelque déclaration scandaleuse. Je l'avais vue se jouer d'autres personnes et précipiter leur perte. Elle ne s'était encore jamais attaquée à la famille, mais il en fallait peu pour ternir une réputation, et je préférerais ne pas courir ce risque.

Elle était terrifiante, alors qu'elle n'avait pas encore quinze ans.

Je repris ma marche en avant, conscient qu'elle me suivait à petits pas pressés.

Je ralentis et obliquai subitement sur la droite, où se trouvait un atrium à ciel ouvert que le soleil baignait de ses rayons. Quelques fleurs rares et précieuses formaient des taches colorées sur le dallage de marbre. Il n'y avait pas grand risque ici car le père de Roméo, le chef des Montague, bien souvent appelé simplement par son patronyme, boitillait incessamment à l'autre bout du jardin. À l'évidence, il souffrait d'une nouvelle crise de goutte. Je m'assis sur un banc qui commémorait la mort d'un oncle quelconque, décédé depuis des lustres.

Veronica s'immobilisa et me dévisagea ; sa poitrine corsetée réclamait de l'oxygène.

— Tu n'as pas la grâce d'un gentilhomme, me rabroua-t-elle. Tu te vautres comme un garçon alors qu'une dame aimerait s'asseoir.

— J'offrirais volontiers ma place si une *dame* se présentait, rétorquai-je.

Je m'écartai néanmoins à contrecœur afin de ménager une place à ses encombrants jupons. Elle portait une robe trop chaude pour une journée pareille, mais

ma sœur cherchait toujours à se faire remarquer. La vanité l'emportait sur le confort.

— Tu seras punie pour n'avoir pas répondu aux convocations de La Signora. Elle aime dispenser ses petits sermons sur la moralité, et elle déteste qu'on la fasse attendre.

Veronica s'éventa de nouveau, comme si sa courte course l'avait épuisée.

— Je trouverai une excuse de femme, répliqua-t-elle. Elle en raffole. Cela nous donne des allures agréablement fragiles.

Je dardai sur elle un regard noir.

— Tu es aussi fragile que le glaive d'un barbare.

Elle m'adressa par-dessus ses plumes de paon un sourire tranchant comme un poignard.

— J'attends encore de voir un barbare d'assez près pour étudier son glaive.

J'eus beaucoup de mal à ne pas sourire. Il lui arrivait parfois – *très* rarement – d'être amusante.

— Grand-mère t'a-t-elle fait venir pour te parler de Roméo ?

Cette fois, je la contemplai en fronçant les sourcils.

— Comment peux-tu le savoir, puisque tu évitais ses appartements ?

— Oh, des médisances de femmes, répliqua-t-elle. Sais-tu que Roméo affirme mourir d'amour pour Rosaline ?

Elle conclut sa phrase par une imitation de pâmoison outrancière, mais si réaliste que je dus me retenir de la rattraper pour lui éviter de glisser du banc. Comme je résistai malgré tout à mon instinct, elle fut contrainte de se redresser en battant sans dignité des bras et des jambes.

Mon insupportable sœur allait peut-être finalement se révéler utile à quelque chose.

— Tu connais Rosaline, n'est-ce pas ?

Veronica paraissait furieuse, et le rythme de son éventail s'accéléra.

— C'est une vraie peau de vache. Elle se croit supérieure à nous toutes. Elle s'habille aussi mal qu'une servante et prétend qu'il s'agit d'une qualité. Elle passe des heures à *lire*, pardieu. Même les nonnes ne *lisent* pas. Ce n'est pas convenable !

— Est-elle belle ?

Je connaissais la réponse, mais c'était le genre de question qu'un homme ignorant poserait. Et je savais que cela me permettrait de glaner davantage d'informations auprès de ma sœur si futile.

— Je suppose qu'elle a les traits réguliers, mais elle ne se donne pas la peine de les mettre en valeur. On ne peut pas être belle quand on s'efforce à ce point d'être quelconque. Lire donne des rides autour des yeux.

Veronica adorait faire part de son mépris à l'endroit des cheveux, des yeux, de la peau, de la posture ou de la silhouette des autres femmes... mais elle semblait avoir peu de critiques à formuler sur Rosaline. Venant d'elle, cela ressemblait presque à des louanges.

— Mais dirais-tu qu'elle est assez jolie pour faire tourner la tête de Roméo ?

Veronica referma son éventail dans un claquement et m'en donna un coup sur l'épaule.

— Nous parlons de *Roméo*. Il baverait d'envie devant un ours dansant pour autant qu'il porte une jupe. Si tu tiens à le protéger, va dire à son père de le marier avant qu'un scandale n'éclate tel un fruit trop mûr.

— On croirait entendre Grand-mère, répliquai-je, ce qui me valut un coup d'éventail plus violent que le premier.

— C'est très cruel, Benvolio.

— Adorable ! me défendis-je.

— Aussi adorable que le diable.

Elle se leva et s'éloigna, bousculant les domestiques de sa robe tandis qu'elle fuyait à la manière de la poussière devant un balai.

Une sœur comme Veronica et un cousin comme Roméo.

Qu'avais-je donc fait au Ciel pour mériter des ennuis pareils ?

Roméo ne se présenta pas au dîner, et son absence fut remarquée sur un ton glacial par sa mère, dame Montague. Elle me demanda, sans tempérer le volume de sa voix, si j'avais eu des nouvelles de sa part. Je lui répondis en toute honnêteté que je n'en avais reçu aucune.

Mon repas ne fut pas rendu plus savoureux par les regards que me décocha ma propre mère, qui semblait estimer que je devais quitter la table séance tenante pour partir à la recherche de mon cousin.

Je restai assis. Nul ne m'ordonna clairement de fouiller la ville, et je savais d'avance que ce serait peine perdue. Roméo réapparaîtrait quand il l'entendrait. Après tout, on ne m'avait chargé de sa réforme morale que tard dans l'après-midi. On pouvait difficilement me reprocher sa fuite le soir même.

Les noix avaient été disposées sur la table et mon oncle Montague en était à commenter vivement la politique après sa quatrième coupe de vin quand Roméo apparut finalement en trébuchant dans la pièce. *Trébucher* et vraiment le terme adéquat : il se prit les pieds dans un tapis, dérapa et se rattrapa à une domestique pour ne pas perdre l'équilibre. La malheureuse lâcha bruyamment son plateau contenant les restes de rôti de porc, et Roméo se redressa aussitôt et se dirigea promptement mais maladroitement vers

la table. Comme toujours, il laissait des dégâts dans son sillage.

— Tu n'es *pas* Veronica, me dit-il en se laissant tomber à sa place habituelle. Veronica est généralement assise là, et elle est bien plus belle que toi.

— Elle ne jouit plus des bonnes grâces de Grand-mère, répondis-je.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas avoir répondu à ses convocations.

Il partit d'un rire alimenté par l'alcool.

— Tant mieux pour Veronica. Si on ne faisait pas autant de courbettes à cette vieille sorcière, la vie serait infiniment plus tendre.

Roméo se balança sur sa chaise et repéra Veronica, installée au bas bout de la table avec nos cousins les plus jeunes et défavorisés. Elle avait l'air mutin et les joues enflammées ; Roméo lui adressa un petit salut d'ivrogne, qu'elle méprisa en relevant le menton.

Je donnai un coup de pied dans sa chaise, la faisant osciller de façon encore plus précaire. Roméo la laissa retomber sur ses quatre pieds avec davantage d'inquiétude que d'élégance.

— Écoute-moi, imbécile. Veronica n'est pas la seule à ne plus être en odeur de sainteté. Grand-mère en a aussi après toi.

— Elle n'est jamais contente d'aucun d'entre nous, excepté toi, parfois, ô être parfait.

Il fit signe à un domestique d'approcher. Celui-ci se pencha pour l'écouter avec une mine éprouvée et souffrante.

— Où se cache le dîner ?

— Il a déjà été servi, maître, répondit l'homme.

Je ne connaissais pas son nom. Il devait donc être nouveau, même s'il semblait être formé à la perfection.

— Souhaitez-vous que je vous apporte de la soupe ?

— De la soupe et du pain. Et du vin...

— De l'eau, intervins-je. Apportez-lui de l'eau, pour l'amour de Dieu, et le sien.

— Un traître à mon côté, grommela mon cousin.

L'homme partit, l'air soulagé.

— Où étais-tu ? demandai-je à Roméo.

Il laissa sa tête retomber contre le haut dossier de la chaise. Nous nous ressemblions, sauf que j'étais plus grand, plus large d'épaules et moins beau. Mon nez autrefois fin et droit avait pâti d'une querelle de rue avec les Capulet. Au moins, une femme de chambre avait affirmé que cela me conférait du caractère, à l'instar de la légère cicatrice qui me barrait le sourcil, mes péripéties avaient donc eu du bon. Et puis, naturellement, il y avait mes yeux. Mes yeux avaient toujours trahi mon ascendance à moitié étrangère.

— Mmm, où étais-je ? répondit rêveusement Roméo, paupières tombantes. Ah, mon cher cousin, j'étais perdu dans la contemplation d'une beauté incomparable, mais de celles qui rendent triste. Elle est trop belle, trop sage, trop sagement belle, puisqu'elle refuse d'entendre ma demande.

Il était *très* ivre, et tout près de déclamer publiquement sa maudite poésie.

— Qui t'inspire de tels sommets d'absurdités ?

— Je ne déprécierai pas son nom en si piètre compagnie, mais je suis amoureux d'une femme, cousin. Tristement amoureux.

— Nous avons tous été amoureux, et presque toujours tristement.

Ou plutôt, songeai-je, nous étions presque tous passés par là, mais c'était un sujet qui ne nécessitait pas d'être abordé à cet instant.

— Nous avons surmonté cette torture.

Roméo, même soûl, était suffisamment raisonnable pour savoir que murmurer le nom d'une Capulet à la table des Montague était pure folie. Il me laissa donc le soin de lire entre les lignes.

— Pas moi, répondit-il. Elle ne peut pas me rendre mon amour. Elle est promise ailleurs. Je suis mort et vivant, Benvolio. Je suis brisé et ravagé par l'amour.

Le domestique revint avec un bol de soupe chaude, qu'il déposa devant Roméo avec un tranchoir de pain frais. La soupe fumait délicieusement dans la fraîcheur ambiante, et des effluves de porc, d'oignon et de sauge vinrent me chatouiller les narines. Roméo déchira un morceau de pain, qu'il trempa dans le mélange.

— Je vois que la mort n'a pas atteint ton appétit, fis-je remarquer. Penses-tu pouvoir faire changer cette fille d'avis ?

— Je le dois, sous peine de tomber malade et de me flétrir, répliqua-t-il avec une franchise étonnante avant de croquer dans son pain. Mes mots sont déjà entre ses mains ce soir. Ils s'ajouteront au chœur clamant ma fidélité. Je serai bientôt dans ses grâces.

— Le chœur... Combien de missives lui as-tu déjà envoyées ?

— Six. Non, sept.

Je le dévisageai tandis qu'il avalait de grandes cuillerées de soupe. Je rechignais à lui poser la question, mais je savais qu'il le fallait.

— Et les as-tu... signées ?

— Naturellement, répondit l'imbécile.

Il manqua alors sa bouche, se renversant du liquide brûlant partout sur le menton.

— Aïe !

Il se torcha d'un revers de main, considéra son bol en fronçant les sourcils et le porta à sa bouche pour en avaler une gorgée bouillante.

— Je ne voulais pas qu'elle puisse les attribuer à un autre soupirant. Je ne suis pas sot, Benvolio. Je sais que ça n'était pas sage, mais l'amour l'est rarement. Ton propre père a épousé une femme venue d'Angleterre. Peut-on parler là de sagesse ?

Je résistai de justesse à l'envie de l'égorger d'un coup habile du couteau à découper posé devant moi. J'inspirai très profondément et essayai de chasser par des clignements de paupières les taches rouges qui nageaient dans mon champ de vision.

— Laisse ma mère en dehors de ça, crachai-je.

Les insultes émanant de Grand-mère étaient une chose, mais le fait que Roméo se serve de mon ascendance pour justifier sa sottise...

— Si les parents de la fille ne te massacrent pas en pleine rue, je suis certain que La Signora te fera menotter au mur humide d'un cachot pour exorciser ta folie à coups de fouet et au fer rouge. Gageons que tu ne seras alors plus aussi épris de ta douce.

Il fut assez malin pour comprendre que je ne plaisantais pas, et son sourire de soudard s'effaça, remplacé par une moue d'angoisse plus appropriée.

— Ce n'est qu'une enfant, plaïda-t-il. Nul ne le prend sérieusement.

— À part Grand-mère, et bien d'autres personnes. Nul doute que ta douce en a parlé elle aussi.

Il me saisit le bras pour me tirer vers lui, et me lança dans un murmure passionné :

— Benvolio, Rosaline ne me trahirait pas ! Quelqu'un d'autre, peut-être, mais pas Rosaline.

Je la revis, toute dorée dans la lumière de sa chandelle, à m'observer sans sourciller alors que je venais de dépouiller son frère. Elle aurait pu me dénoncer. Elle aurait peut-être même dû le faire.

Mais elle s'en était abstenue.

— Peu m’importe quelle langue se délie, rétorquai-je. Elle a des domestiques, payés pour s’assurer qu’elle ne fasse rien qui puisse souiller son nom... comme accepter des poèmes de ta part. Si son oncle n’en a pas encore été informé, il le sera bientôt. Cela n’a rien à voir avec elle. Ainsi va le monde, tout simplement.

Je me sentais légèrement navré pour lui. Je ne me rappelais pas avoir été si jeune et ignorant des conséquences de mes actes, mais d’un autre côté j’étais le fils d’un Montague mort d’une épée Capulet avant même d’avoir pu le connaître. J’avais grandi en sachant combien l’honneur comptait dans notre querelle de familles.

— Pitié, dis-moi que tu ne l’as pas rencontrée secrètement.

— Elle a refusé de venir, répondit-il. Les vers étaient mes mots à son oreille. En plus sûr.

En plus sûr. Il était invraisemblable qu’un homme pût être aussi naïf à seize ans, mais Roméo avait des parents très indulgents et le sens des responsabilités d’un doux rêveur.

— Ta voix doit donc cesser, repris-je. Je vais récupérer tes lettres d’amoureux par tous les moyens possibles. Grand-mère me l’a ordonné.

— Mais pourquoi te chargerait-elle de... ?

Ivre comme il l’était, il lui fallut une seconde de plus que nécessaire pour comprendre. Il s’intima idiotement de se taire avant de reprendre, toujours trop fort :

— Je présume que le prince des ténèbres doit se charger de cette mission, puisqu’il excelle dans ce domaine.

— Oh, pour l’amour du Ciel, tais-toi donc !

Non loin de là, Montague et son épouse se levèrent de table, ainsi que dame ma mère ; nous les imitâmes tous pour les saluer. Dès qu’ils eurent accompli leur

sortie, Roméo se redressa de sa révérence, se tourna vers moi et me saisit soudainement par les épaules.

— Aurais-je mis Rosaline en danger ?

Cela semblait sincèrement l'inquiéter, chose qui ne risquait pas de lui valoir les louanges des Montague... sauf, peut-être, les miennes.

— Dis-moi la vérité, cousin. S'ils découvrent mes vers en sa possession...

— Assieds-toi, commandai-je en le forçant à s'exécuter.

Il s'écroula sur sa chaise avec la lourdeur invertébrée d'un homme affaibli par la boisson.

— Mange ta soupe et éclaircis-toi les idées. Je vais envoyer chercher Mercutio. Quitte à prendre des risques, autant qu'ils soient partagés.

Il porta sa cuiller à sa bouche et me décocha un sourire vacillant mais néanmoins charmant.

— Je savais que tu ne m'abandonnerais pas, cousin.

Mercutio était un fidèle allié des Montague, mais plus encore : il était notre meilleur ami, à Roméo et à moi. Il avait un jour refusé d'aller courir la gueuse avec mon cousin, jugeant qu'il s'agissait d'une perte de temps, et Roméo avait – à raison – rétorqué que Mercutio ne nous accompagnait jamais que pour le frisson de la chose. En résumé, il était bagarreur, farceur et autre chose encore... le détenteur d'un grand nombre de secrets.

Il gardait le mien, celui du prince des ténèbres, depuis de longues années, mais le sien était bien plus grand encore. Il était amoureux, mais son amour, s'il venait à être découvert, serait encore plus désastreux que l'amourette ratée de Roméo. Non seulement il n'était pas raisonnable, mais aussi jugé contre nature par l'Église et par la loi.

Je n'avais jamais rencontré le jeune homme qui faisait l'objet de toutes les convoitises de Mercutio, et j'espérais qu'il en resterait ainsi : des secrets d'une telle importance étaient plus faciles à sauvegarder dans l'ignorance. Roméo et moi envoyions régulièrement des messages chez notre ami pour justifier ses absences auprès de sa famille, prétendant faire ribote avec lui alors qu'il s'était secrètement éclipsé pour un rendez-vous. À l'occasion, quand Mercutio avait trop bu, nous l'écoutions se lamenter de ne jamais voir le visage de son amant en plein jour.

Mais ces accès de désirs passionnés étaient rares, et le Mercutio que tout le monde connaissait était un homme brillant, vif et plein d'entrain. Il était largement admiré pour sa volonté – non, son impatience à prendre des risques que d'autres jugeraient insensés. Roméo et moi savions où ce sombre élan prenait naissance, mais cela ne nous empêchait nullement de l'aimer.

Ce soir-là, il aurait pu frapper aux portes du palais et se présenter en ami, mais cela n'aurait pas été suffisamment excitant à son goût.

Il préféra donc escalader notre mur.

J'appris son arrivée en l'entendant tambouriner du poing contre les volets de ma chambre. Le bruit fit non seulement se lever d'un bond Balthazar, mon valet terrifié, mais il poussa également Roméo et moi à nous lever et à dégainer. Mon cousin était peut-être naïf, mais il n'était pas stupide. Les assassinats étaient aussi fréquents à Vérone que les querelles.

J'allai soulever le loqueteau à la fenêtre, puis tendis l'oreille dans le silence.

Mercutio partit d'un rire essoufflé tandis qu'il pendouillait de manière précaire trois étages au-dessus du sol.

Bande originale

J'ai dû me creuser la tête pour trouver les morceaux correspondant au *Prince des ténèbres*... Je mets toujours de la musique pour m'aider à trouver la bonne tonalité dans mon écriture, et je ne voulais pas d'un son complètement classique, mais quelque chose d'assez énergique et de plus moderne. Je vous présente donc les chansons et les musiciens que j'ai choisis pour m'aider à m'immerger dans la période et les personnages, et j'espère que vous les apprécierez autant que moi. S'il vous plaît, encouragez les musiciens à continuer de produire leur art formidablement intéressant : achetez leurs œuvres.

« The Mummer's Dance »	Loreena McKennitt
« Warrior »	Wishbone Ash
« Hymn to Pan »	Faun
« Nummus »	Helium Vola
« Star of the Sea »	Mediaeval Baebes
« Man of the Hour »	Falconer
« Märk Hur Vår Skagga »	Mediaeval Baebes
« Unda »	Faun
« La Serenissima »	Loreena McKennitt
« Preghiera »	Helium Vola
« I Am Eve »	Mediaeval Baebes
« A Gentleman's Excuse Me »	Fish

« Temptasyon »	Mediaeval Baebes
« Leaf and Stream »	Wishbone Ash
« Lupercalia »	Faun
« My Lady Sleeps »	Mediaeval Baebes
« The Highwayman »	Loreena McKennitt
« Filii Neidhardi »	Corvus Corax
« Cupido »	Qntal
« I Am Stretched on Your Grave » ..	Kate Rusby